

POISON D'AVRIL¹

– Alors, Lili, qu'est-ce que tu dis de ça ?

Je l'ai reconnu dès qu'il est entré. Dix ans de plus n'ont fait qu'alourdir les traits de son visage et sa silhouette, mais il n'a pas changé.

– Ici, c'est Sylvie, Lili n'existe plus.

– C'est comme ça que tu reçois les amis ?

Une fois installé dans la cuisine, devant un café, il m'a déballé sa version de l'histoire : Les accusations injustes – tu me connais, je ne force jamais personne ! – les procès, l'argent qui a filé aux mains des avocats, sa femme qui l'a quitté – partie avec cette lavette de Julien, tu te souviens de lui ? – et maintenant qu'il avait réussi à obtenir un non-lieu, il voulait se refaire une santé pour oublier ces longs mois de batailles avec les juges et les médias. On l'attendait en Espagne – j'ai encore de bons amis, tu vois ! –, mais il lui fallait patienter quelques jours à l'abri des journalistes.

– Ici au moins, ils ne sont pas près de me trouver !

Je suis restée muette devant un tel culot. Monsieur voulait des vacances discrètes et n'avait rien trouvé de mieux que de venir chez moi.

– En souvenir du bon vieux temps, Lili !

À l'instant où j'allais lui cracher que, pour moi, il n'y avait jamais eu de bon vieux temps, les Danois sont arrivés. Deux couples pour trois nuits, bien décidés à découvrir le vignoble de Jurançon en long, en large et dans les verres. Le temps de les installer chambres quatre et cinq, ma colère avait fait long feu. Après tout, un client de plus en ce moment, ça ne ferait pas de mal au chiffre d'affaires du mois d'avril.

¹ **Poison d'avril** de **Fabienne Rivayran**, extrait du recueil « **Parfait amour** », publié chez Zonaires éditions : www.zonaires.com

– Je te laisse trois jours, pas un de plus. Tu te fais le plus discret possible, on va dire que tu as besoin de repos après une opération.

J'ai balayé d'un geste rageur les remerciements du bonhomme avant de lui coller dans la main la clef de la chambre six.

Pour éviter de ruminer le passé douloureusement réveillé par l'arrivée de ce fantôme, je me suis appliquée à bichonner mes Danois. Balade sur les coteaux jusqu'à la chapelle de Rousse, marché gourmand à Jurançon, et bien sûr une visite de la propriété voisine, le Clos de la Rousse, appartenant à Claude, mon amoureux.

Le troisième jour, Lucien est descendu juste avant dix heures, le téléphone collé à l'oreille, marmonnant des injures à l'attention de son correspondant. Deux cafés plus tard, il reprenait le chemin de sa chambre sans un regard pour la facture posée sur sa table. J'ai débarrassé les restes du petit déjeuner, indiqué aux Danois le meilleur circuit jusqu'à Monein puis j'ai gagné la chambre six.

– Je t'avais donné trois...

Il m'a coupé la parole pour me servir un discours enflammé sur le revirement de certains de ses amis.

– Tu comprends, il leur faut un bouc émissaire. Mais je ne vais pas les laisser m'envoyer encore derrière les barreaux.

Je ne comprenais rien à ses jérémiades. La seule chose qui me paraissait évidente c'est que l'oiseau ne voulait plus s'envoler. Il lui fallait une planque et il pensait en avoir trouvé une bonne !

– Allez, Lili ! Sois bonne fille, je vais me faire si petit que tu vas m'oublier. C'est juste pour une semaine ou deux.

Il s'est approché, un sourire aux lèvres, mais cette fois-ci, je n'ai pas laissé ma colère refroidir. Je lui ai balancé à la figure tout ce que j'avais sur le cœur. Qu'il était hors de question qu'il reste une seconde de plus chez moi ! Que c'était bien dommage que la justice n'ait pas su faire son boulot et le coller au trou pour le restant de ses jours ! Qu'il n'était qu'un détraqué, un pervers, que toutes les filles ne faisaient bonne figure devant lui que pour son fric et par crainte des représailles. J'étais hors de moi, je hurlais toute la

rancœur et la haine accumulées pendant ces dix années passées à Lille. Dix ans à me laisser manipuler par des types arrogants et friqués, persuadés qu'ils pouvaient tout acheter, même le corps de gamines de 20 ans.

– Tu crois qu'on avait le choix ? Tu crois que c'était par plaisir qu'on passait deux nuits par semaines à vous servir de jouets sexuels, les filles et moi ? Ce salaud de Riton, ce n'est pas pour rien qu'on l'appelait le Renard ! Toujours à surveiller ses « poulettes », comme il nous appelait, toujours là quand on avait besoin de fric pour payer les loyers en retard ou les réparations de la voiture. Et une fois coincées, il n'y avait qu'une façon de le rembourser !

Pour finir, je lui ai balancé le pire, la mort de Jasmine, la plus fragile de nous toutes. Elle était comme une petite sœur pour moi. Comment oublier qu'elle avait préféré sauter du douzième étage plutôt que de continuer à subir les horreurs que lui imposaient deux fêlés dans un hôtel cinq étoiles ?

Emportée par la colère, j'ai mis du temps à m'apercevoir qu'il continuait à sourire et me fixait d'un oeil brillant. Le salaud ! Ça le faisait toujours bander de voir une femme en rogne ! Alors j'ai parlé des flics. J'ai dit que s'il ne foutait pas le camp j'appellerais la gendarmerie, que c'était fini de se croire le roi du monde, ici il n'était rien, rien qu'un voyou qui allait passer la nuit en taule !

Il souriait toujours et moi, pauvre idiot, je n'avais même pas peur. Pourquoi aurais-je eu peur d'un vieil homme arrogant ? Ce n'était qu'une question de minutes, il allait partir, me laisser tranquille. Au lieu de ça, il a sorti une enveloppe de sa veste et l'a posée sur le lit.

– Il paraît que tu te maries à la fin de la semaine ?

La colère m'a reprise tout entière. Il espérait que j'allais me calmer avec du fric ? Il n'avait rien compris ! Je ne voulais pas de son fric, je n'en avais pas besoin. J'ai montré d'un geste large la chambre, l'hôtel, le jardin.

– Tout ça est à moi. Tout !

J'ai attrapé l'enveloppe et je l'ai jetée au sol, guettant sa réaction devant l'insulte suprême : refuser son fric ! Son visage allait se contracter, son sourire allait disparaître. Mais il n'a pas disparu. Il s'est même élargi quand il a lorgné vers le sol.

J'ai suivi son regard et mon cœur a cessé de battre. Ce n'était pas un tapis de billet qui jonchait la moquette, c'était un tapis de photos. Le monstre s'est penché pour les ramasser, toujours souriant.

– Lili ! Ce sont de si bons souvenirs !

J'ai fermé les yeux comme une gamine qui espère que, par magie, la cause de sa souffrance va disparaître. J'ai fermé les yeux comme j'ai pu les fermer autrefois, malgré les draps de soie et le champagne à volonté. Et derrière mes paupières contractées, je continuais à voir les photos. Je les voyais toutes.

Je voyais les corps enchevêtrés, je voyais les sexes en érection, je voyais les jambes des filles écartées.

– Tu sais, dans un mariage, il vaut mieux ne pas avoir de secret. Tu lui as dit ?

J'ai pris une grande inspiration pour refouler la nausée qui affluait dans ma gorge puis j'ai ouvert les yeux en tournant la tête vers la fenêtre. Dans le soleil de ce premier jour d'avril, les vagues vertes de la vigne venaient effleurer le fond du jardin.

Je pouvais deviner à d'infimes frémissements la présence des ouvriers palissant patiemment les rameaux indociles. Claude devait être parmi eux. Claude et ses bras tendres, Claude et son rire franc. Non, je n'avais rien dit à Claude. Je n'avais pas cherché non plus à me refaire une virginité. Le jour où je lui avais confié que ma vie d'avant avait été compliquée, il avait posé un doigt sur mes lèvres et m'avait entraînée dans les vignes, sur la parcelle qu'il surnomme « la Josette », du prénom de sa mère.

– Cette parcelle, elle a souffert d'un mal mystérieux, même les spécialistes venus de Bordeaux ne savaient pas quoi dire. Regarde-la maintenant ! Elle donne le meilleur vin. Parce que la terre est bonne, parce que la vigne est forte, bien plus forte que les hommes.

J'ai abandonné la vigne et ses promesses pour affronter le démon qui me dévisageait d'un air satisfait. Cette ordure venait en quelques secondes de dévaster mon paradis. L'hôtel, Claude, le mariage...

– Tu dégages aujourd'hui ou j'appelle les flics !

En fin d'après-midi, je n'avais toujours pas vu apparaître les valises de Lucien. J'enrageais devant l'arrogance de ce sale type qui revenait polluer mon univers. Voilà huit ans que j'avais laissé derrière moi Lille et les ombres de ma jeunesse. Finis les petits boulots mal payés ! Finis les combines et les trafics pour boucler les fins de mois ! Finies les soirées en boîte de nuit pour distraire des Parisiens venus s'encanailler loin de bobonne. Le suicide de Jasmine m'avait servi de douche froide.

Du jour au lendemain, j'avais planté mes copines de galère pour sauver ma peau. J'avais choisi de poser mes valises face aux Pyrénées, le plus loin possible des griffes de Riton. Huit ans que je me démenais pour me construire ce petit paradis !

Je n'allais pas laisser un revenant salir mon bonheur !

Comme pour répondre à mon angoisse, Claude est apparu dans le jardin, l'œil câlin. Inquiète à l'idée qu'il pourrait croiser Lucien, je l'ai entraîné vers le chemin de crête. Main dans la main, nous avons longé la ligne du coteau pour rejoindre la Chapelle. Blottis dans la fraîcheur silencieuse, nous avons évoqué les derniers préparatifs du mariage. Nous avons prévu une trentaine d'invités réunis dans le chai, un buffet campagnard arrosé de Madiran et pour finir un « Russe », notre dessert préféré, accompagné par « La Sylvie », la cuvée spéciale élaborée par Claude en mon honneur. Rien ne devait bousculer ce programme. Surtout pas un vieil homme cruel surgi du passé ! En sortant de la Chapelle, Claude m'a attirée contre lui. J'ai répondu à son baiser en serrant les paupières pour contenir les larmes de rage prêtes à jaillir.

Le retour des Danois m'a obligée à retrouver mon calme. Enchantés de leur circuit du jour, ils ont tenu à ce que je fasse avec eux l'inventaire du coffre de la Volvo, garni du butin de la journée.

Je leur ai rappelé qu'ils étaient attendus chez Claude le soir même, pour un repas dégustation. Ils ont poussé de petits cris ravis à l'idée de goûter à la cuisine locale. Un peu avant huit heures, j'ai laissé une assiette froide pour Lucien dans la cuisine, puis j'ai entraîné les Danois dans le sentier qui court au milieu des vignes. Au moment où nous levions nos verres de « moelleux » sur les toasts au foie gras, j'ai vu avec effroi Lucien passer la porte du chai. Claude m'a jeté un coup d'œil étonné, mais n'a pas manqué d'accueillir ce client potentiel avec tous les égards. Le ventre noué par la peur, je regardais mon amour détailler sa production à un Lucien trop attentif pour être honnête. Au moment où Claude rejoignait les Danois devant les cuves pour une séquence pédagogique, j'ai coincé Lucien derrière le pressoir.

– Tu te barres tout de suite !

– Tu rentres avec moi ? J'ai peur dans le noir !

– Tu peux crever !

– Comme tu veux ! Je ne force personne !

Il a fait demi-tour pour rejoindre le groupe en annonçant qu'il se sentait fatigué et allait rentrer. Claude, qui ne perd jamais le sens des affaires, lui a offert deux bouteilles de son dernier millésime, un sec et un moelleux, avec quelques conseils de dégustation.

J'ai cru que je pourrais profiter de la soirée, mais un nœud d'angoisse me serrait la gorge et j'ai fini par prétexter une migraine pour rentrer à l'hôtel. Je ne voulais pas laisser mon oiseau de malheur seul trop longtemps. Je l'ai trouvé dans la cuisine, terminant son repas. Il avait déjà vidé la bouteille de Jurançon sec et entamait le moelleux en guise de digestif.

– Lili, ton dîner était délicieux. Et ton futur mari est charmant.

Une bouffée de rage m'a coupé la respiration.

– Lili est morte et tu ne t'approches plus de Claude !

Il a éclaté d'un rire gras qui a giclé comme un crachat.

– Comment veux-tu que je t'oublie, Lili ?

Dans l'évier, un reste de vaisselle m'a permis d'évacuer la colère qui accélérât les battements de mon cœur. Les mains dans

l'eau tiède, j'ai récuré l'inox des casseroles à m'en écorcher les ongles. Ce salaud n'avait pas changé ! Toujours ce besoin de prendre le dessus, d'humilier pour affirmer son pouvoir.

Ne pas entrer dans son jeu, chasser les images qu'il cherchait à raviver, oublier les nuits infâmes passer aux mains de ces détraqués obsédés par leurs fantasmes. Penser à Claude, à son désir sain, à nos étreintes joyeuses. Penser au mariage, à ce bonheur qui m'attendait de façon inespérée.

Dans mon dos, Lucien continuait à remplir son verre sans retenue.

– Faisons la paix, Lili. Je veux dire Sylvie. Ça me ferait plaisir que tu trinques avec moi. Tiens ! Il reste encore un peu de ton nectar local. Allez, viens !

Il a pris un verre sur le buffet, derrière lui. J'ai essuyé soigneusement mes mains au torchon qui pendait à côté de la fenêtre. Dans le reflet du carreau noirci par la nuit, je n'ai vu qu'un vieil homme gras et fatigué, tassé sur sa chaise sous l'effet de l'alcool. Les mains jointes sur la bouteille de vin, il s'appliquait à déchiffrer la contre-étiquette.

– Je vois qu'il se met au bio, ton fiancé. Ça prend, ces trucs-là, par ici ?

Je me suis assise en face de lui. La lumière crue du plafonnier révélait toutes les rides, tous les relâchements de son visage. À trop fréquenter les avions, les hôtels et les tables de restaurants de luxe, sa peau avait pris un teint fade qui contrastait avec la mine cuivrée des hommes d'ici, nourris de soleil et de vent.

– À quoi allons-nous trinquer ? À ton mariage ? À ma nouvelle vie ?

– À ton départ demain matin.

J'ai levé mon verre pour en finir avec lui, pour qu'il disparaisse enfin dans sa chambre, hors de ma vue, hors de ma vie.

– Tu ne vas peut-être pas me croire, mais je suis content que tu t'en sois sortie, que tu te sois fait une belle petite vie, ici. Je ne

connaissais pas ce coin. Pour moi, le sud-ouest, ça se limitait à Bordeaux ou Biarritz.

Il faisait tourner son verre et le plaçait sous son nez pour en saisir les effluves. Je n'avais pas la moindre envie de finir ma soirée en tête à tête avec ce fantôme. J'ai vidé mon verre d'un trait et repoussé ma chaise pour lui faire comprendre que la fête était finie. L'alcool, sur mon estomac presque vide, m'a fait tourner la tête. Finalement, j'allais finir la soirée avec une vraie migraine ! Lucien, le verre toujours sous le nez, gardait le silence. Alors j'ai croisé son regard et j'ai compris. Je ne la connaissais que trop bien, cette petite lueur qui brillait dans ses yeux. Le désir ! Un vertige m'a obligée à prendre appui sur le bord de l'évier. Mon cœur s'est mis à cogner contre mes côtes, un étai s'est refermé sur mes tempes.

– Qu'est-ce que tu as mis dans le vin ? Salaud !

Un somnifère ? Un tranquillisant ? La colère tentait de chasser les effets de la drogue. De toute façon, il ne voulait pas m'assommer complètement, il voulait une partenaire docile, mais éveillée. Il est venu vers moi.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Lili ? Tu fais un malaise ? Tu n'es pas enceinte au moins ?

Il souriait, ses mains s'approchaient de moi, me touchaient.

– Viens, Lili. Je vais t'accompagner là-haut, dans ta chambre.

Ses mains sur ma taille.

– Jamais ! Laisse-moi !

Mes mains sur sa poitrine pour le chasser.

– Va-t'en !

Je rassemble mes forces et je le repousse. Han ! Il vacille, cherche à reprendre son équilibre puis bascule dans un grand bruit de chaises renversées, ses bras battant l'air et s'effondrent sur le sol. Mes jambes fléchissent, je tombe à genoux, les mains en avant sur le carrelage froid. Je respire à petits coups pour réduire l'emballement de mon cœur. Un éclat de rire résonne sur la

terrasse, des pas, la porte d'entrée. Les Danois, un peu saouls, me cherchent à grands cris joyeux.

– Sylvie ! Hello, Sylvie !

Ils m'ont trouvée dans la cuisine, agenouillée près de Lucien dont la tête reposait sur l'angle du foyer de la cheminée. Le sang coulait en suivant la pente du sol, vers la porte du jardin.